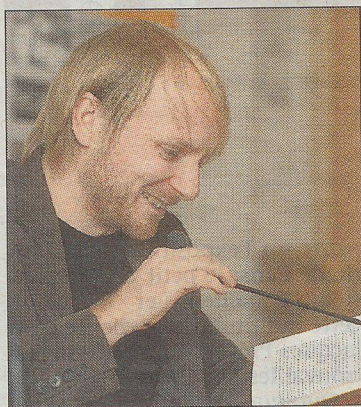


«Ostalgie»



Jochen Schmidt (Photo: Nicolas Bouvy)

Dans le cadre du cycle «La chute du mur de Berlin: 20 ans après», l'Institut Pierre Werner invitait samedi l'écrivain Jochen Schmidt. Né en 1970 à Berlin-Est, le gagnant de nombreux prix littéraires et fondateur du cercle de lecture *Die Chaussée der Enthusiasten* est venu lire des extraits de ses nouvelles. Dans la chapelle du CCRN, qui abrite une exposition dédiée à la chute du mur jusqu'au 25 janvier, c'est avec humour et ironie qu'il a fait goûter l'assistance au «wind of change» des années précédant et suivant la chute du mur.

Jochen Schmidt est né le 9 novembre 1970 à Berlin-Est. C'est dire si depuis le 9 novembre 1989, le jour de son anniversaire lui rappelle qu'il est, à l'instar de tous ceux qui ont vécu la chute du mur, un «témoin de l'histoire». Ainsi, parmi ses *wichtigsten Körperfunktionen*, titre de l'un de ses livres, son anniversaire a la place d'honneur.

Le jour de la chute du mur, il est à Magdeburg, où il fait son service militaire. La nouvelle ne lui fait pas beaucoup d'effet. Et pour cause: le jeune homme a 19 ans et s'inquiète davantage de savoir qui aura pensé à son anniversaire. Ses camarades, pourtant, le jalourent: il est Berlinois et sera des premiers qui ressentiront les effets positifs du capitalisme. D'ailleurs, à l'armée, quelle n'est pas la joie des jeunes enrôlés quand arrivent les premiers *Praline*, magazine érotique de l'ouest, et le Jägermeister! Son ouvrage *Macht's gut, Nachbarn!* conte ainsi la manne financière que représentait la chute du mur pour les Allemands de l'Est, qui, à l'occasion de leur premier voyage à l'ouest, pouvaient retirer 100 Deutsch Mark dans toutes les banques. Ce *Begrüßungsgeld* a par ailleurs donné lieu à un formidable marché noir, nombreux étant les Allemands de l'Est retournant régulièrement au guichet après avoir arraché le cachet d'attestation de leur livret bancaire. Pour sa part, Jochen Schmidt n'a pas pu profiter de cet argent: lui qui pensait qu'à l'ouest, quatre banques trônaient à chaque carrefour, quelle ne fut pas sa surprise de devoir en chercher une, et d'arriver à la fermeture. Ironie du sort, l'offre se terminait ce jour-là.

Des souvenirs émus, emprunts d'«Ostalgie»: «bien sûr, aujourd'hui, nous sommes libres, mais depuis la chute du mur, on rêve moins, il n'est plus si facile de voyager vers le paradis...»

■ Marie-Anne Robberecht